

Pierre LEGRAND

Claudine CAMBIER

LE CHANCELIER
DE
SAN MARCO

CINQUECENTO 2

1514-1524

Roman historique

Editions de l'Astronome

PROLOGUE¹

Bruxelles, décembre 2007

Claire et moi nous sommes penchés sur le gouffre du temps, attirés par le vertige du passé. Ce que nous distinguons dans le fond, ce sont les remous toujours fumants des passions éternelles qui consumaient aussi, dans la Venise de 1514, Laura et Nicolò.

Laura, la belle courtisane, avait inspiré les peintres de son temps, ensorcelé le Grand Chancelier Nicolò Aurelio, et reconquis son statut de noble dame avec l'aide de son amour d'enfance, le peintre Paolo Scarfati.

Peu à peu, cédant aux pressions sociales, elle avait décidé d'écouter Nicolò Aurelio quand celui-ci lui parlait de sa passion. Elle avait succombé à son charme redoutable et s'apprêtait à épouser cet homme secret qui vivait à l'ombre du pouvoir et n'avait parfois qu'à tendre la main pour s'en saisir.

Ce que le Grand Chancelier ne savait pas, c'est que Laura avait rompu avec Scarfati et que celui-ci se préparait à partir pour Rome.

Ce que savait le Grand Chancelier, c'est que Scarfati le comploteur était un ennemi sournois de la République ; il voyait en lui un rival toujours présent, un talent qui risquait de supplanter Titien, son protégé, étoile montante de la peinture à Venise.

Aussi, quand passa à sa portée le jeune Strozzi, avec son exécration de tête brûlée et de joueur de couteau, Aurelio n'hésita pas une seconde. L'accident s'était passé en plein jour au milieu de la foule

¹ Ce prologue résume brièvement l'intrigue du roman « Les Fortins de Venise - Cinquecento 1 » dont le présent volume est la suite.

LE CHANCELIER DE SAN MARCO

amassée sur la *Piazzetta*. Et Scarfati était mort. Ce n'était même pas un coup du sort : tout le monde s'attendait à ce que ce Strozzi fasse un jour un malheur.

Ce siècle d'intelligence, de beauté et de conquêtes était aussi un siècle de fer et de sang. Seuls les fauves n'y vivaient pas dépendants ou victimes. Mais parfois, ils se dévoraient entre eux.

- Après tout, le chasseur de mammouth avait seulement appris à manger plus proprement que son ancêtre, me fait remarquer Claire.

Claire, c'est ma femme. Je parcours plus vite qu'elle les liasses de documents que nous ont fournies les archives. Mon esprit fouineur et jamais en repos scrute, trie, souligne, aligne les dates. Mais Claire voit au travers de tout cela. Lorsque tous deux nous nous penchons sur le puits sans fond du passé, des brouillards puissants s'emparent de nos esprits et de nos sens, et nous retrouvons, cachées parmi les sédiments accumulés par le temps, les images fraîches, les chairs palpitanes, les passions intactes des personnages qui ont vu de leurs yeux les splendeurs oubliées de la Cité des Doges.

Chapitre 1*

Venise, 1^{er} mai 1514¹

Le verbe d'Aurelio

Ce matin-là, comme tous les autres, Nicolò Aurelio débouche du passage étroit sous la tour de l'horloge, et se sent emporté vers la grande lumière et les lignes de fuite qui conduisent le regard vers la *Piazza San Marco*, la *Piazzetta* et le port. C'est là que, chaque matin, il est propulsé dans sa journée, comme lorsque Mario, son valet, écarte les rideaux de sa chambre sur la lumière du jour. Il ne se lasse jamais du spectacle de sa ville qui s'éveille, de l'animation qui gagne la population laborieuse du port, des petits commerçants qui étalent leurs éventaires, des marchands qui s'empressent vers leurs entrepôts, des marins qui rejoignent leur galère. La journée s'annonce radieuse, c'est le début de la matinée, l'instant où les acteurs prennent leur place avant les trois coups qui, sur les tréteaux des comédiens ambulants, précèdent le début du spectacle. Dans peu de temps retentiront les coups de la *Marangona*, la cloche qui sonne, du haut du campanile de Venise, le début de la journée de travail. Nicolò Aurelio, en passant, avait jeté un œil sur le grand cadran azuré de

* Ce récit commence une demi-heure avant la fin des «Fortins de Venise - Cinquecento 1-1509-1514», c'est-à-dire une demi-heure avant la mort du peintre Paolo Scarfati.

¹ Dans ces pages, comme chez les historiens, les dates sont celles du calendrier grégorien, où l'année débute le 1^{er} janvier. À noter toutefois qu'à Venise, à cette époque, l'année débute le 1^{er} mars.

LE CHANCELIER DE SAN MARCO

L'horloge : la *Marangona* ne retentira que dans une demi-heure. Il longe sans hâte la façade dorée de San Marco mais, avant de bifurquer à gauche vers la monumentale *Porta della Carta*, entrée principale du Palais des Doges, il ne peut s'empêcher de jeter un regard aigu dans la direction de l'embarcadère de la *Piazzetta*, où attendent les dizaines de barques qui assurent le service du Grand Canal.

Là, une petite foule s'agglomère, l'animation gagne aussi. Le regard d'Aurelio ne s'attarde pas ; il se durcit simplement un peu parce qu'il sait quel drame se déroulera là dans une demi-heure exactement, puisque c'est lui qui l'a commandé.

C'est un homme sévère qui répond distraitement au profond salut du factionnaire, qui monte sans précipitation le grand escalier et traverse d'un pas de propriétaire les grandes travées de pupitres qui conduisent à une haute porte. En ce lendemain de la fête du mai, de jeunes *nodari*¹ se sont rassemblés en petits groupes, plaisantent encore, racontent les bons moments de la veillée, mais ils interrompent leur conversation pour saluer avec respect le Grand Chancelier qui leur répond avec courtoisie. Ser Cartelloni, leur chef et son secrétaire, n'est pas encore arrivé.

Quand Nicolò Aurelio referme sur lui la lourde porte de son bureau, il lui semble rentrer en lui-même. À l'intérieur d'un bloc de marbre. Car il n'est pas homme à s'émouvoir lorsqu'une décision, qui a été jugée nécessaire, est prise : combien de fois n'a-t-il pas déjà, ici même, signé d'arrêts de mort, entendu de clameurs d'hommes arrêtés, emprisonnés, condamnés ? Lorsqu'on est le bras exécuteur des sentences émises, parfois dans le secret, par le plus haut Conseil de l'État, on n'a pas droit aux états d'âme.

Aussi, à peine débarrassé de son grand manteau et de son bonnet de velours sombre, il se passe la main dans les cheveux, s'assoit devant la grande table de bois verni, et inspire profondément avant de plonger dans les documents qu'il avait commencé à empiler la veille : les minutes, rapports et commentaires à joindre à l'ordre du jour de la séance du Conseil des Dix, qui doit débiter dans moins de deux heures.

Le Grand Chancelier étudie les dossiers, s'imprègne des problèmes qui seront débattus, décide de la manière de les présenter : leur historique, les liens qu'ils peuvent avoir avec d'autres affaires, avec d'autres cas déjà discutés ou à discuter... Dans cette République où les hommes de décision n'ont qu'un pouvoir temporaire, l'homme de mémoire désigné à vie est un pivot central. C'est du moins ce que pense

¹ Nom donné aux jeunes scribes de chancellerie. (Neff, M.F.)

LE VERBE D'AURELIO

Aurelio. De plus, une fonction est ce qu'en fait celui qui l'occupe : un secrétaire d'assemblée peut n'être qu'un scribe. Lui, Aurelio, est celui qui informe, prépare et facilite, ouvre la voie. Position clé.

En outre, depuis que le Conseil des Dix étend son pouvoir dans tous les domaines de l'État et va même jusqu'à intervenir dans les décisions prises par le Sénat, le regard du Grand Chancelier porte au-delà des frontières de Venise. Le Grand Chancelier est l'homme de confiance. Position qui n'est pas sans contrainte, car la confiance doit se mériter de toute la caste dirigeante qui défile aux leviers du pouvoir.

Pour l'heure, Nicolò Aurelio se concentre sur une affaire de nomination parmi les secrétaires du Grand Conseil. Qui sont les candidats ? Il en est à fouiller dans ses rapports internes lorsque retentit la *Marangona*. Il se défend de frémir et son cerveau se concentre davantage encore, s'étire, s'aiguise sur les états de services d'un certain Gabrielli dont l'ambassadeur auprès du Saint Siège a fait grand cas, du temps où il était en mission à Rome...

Les minutes passent. Comme un athlète concentré sur son effort, Aurelio s'interdit de penser à ce qui doit se passer en ce moment de l'autre côté du mur, sur la *Piazzetta* où circule la foule. Il assume parfaitement sa décision prise seul, hier, de poster un spadassin sur le chemin d'un traître. Et il se coule dans son vêtement de marbre.

Enfin, un poing vigoureux vient frapper à sa porte à coups redoublés. Dans l'encadrement de bois apparaît Mosca, le chef des *sbirri*¹, précédant trois hommes : deux de ses adjoints habillés de noir encadrent un jeune godelureau au vêtement jaune, rouge et vert. Il est coiffé d'un bonnet aux mêmes couleurs surmonté d'une plume de coq. De son couvre-chef s'échappent des mèches de cheveux raides. Il a l'air chafouin, il est pâle, tremble un peu, penche la tête en avant et son regard rapide ne s'élève pas plus haut que quelques pieds.

- Excellence, prononce Mosca, cet homme s'est pris de querelle avec un passant. Il l'a poignardé.

- Angelo Strozzi ! Encore ! s'écrie le Chancelier d'un ton rageur.

Mais le fonctionnaire de police lâche, glacial :

- Excellence, cette fois, l'homme est mort.

- Quoi ?

Le regard mobile d'Angelo Strozzi ne cherche pas à capter celui du Chancelier. Celui-ci sait qu'il n'a qu'à laisser tomber une main lourde sur

¹ Policiers vénitiens.

LE CHANCELIER DE SAN MARCO

la table pour simuler la consternation ; il fait entendre un soupir excédé et prononce, rapide et grave :

- Enfermez-le sous les plombs, Mosca. Son cas ne tardera pas à être jugé. Connaît-on l'identité de la victime ?

- Oui, Excellence, c'est le peintre Scarfati, dit le sbire d'un air lugubre.

- Grands dieux ! s'exclame le Chancelier sur le ton de la stupeur.

Le Chancelier se prend le front. Mais en homme énergique, il montre qu'il émerge rapidement de sa stupéfaction, fait un geste de la main :

- Allez, qu'on m'enferme ce gamin. Et vous, Mosca, demeurez, je vous prie.

Le temps que Mosca donne des ordres à ses agents, les deux hommes sont seuls, face à face. Aurelio commence par laisser voir ce qu'il faut de fureur contenue devant l'irréparable.

- Comment est-ce arrivé, Mosca ?

- Scarfati portait à l'épaule un étui de peintre un peu encombrant, dans la foule qui embarquait sur le *traghetto*¹. En se retournant, il l'aurait bousculé ou frappé par mégarde. L'autre s'est fâché comme toujours, et la lame de la dague a pénétré un pouce plus loin que d'habitude. Cela vous étonne ? Cette petite crapule devait finir un jour ou l'autre par frapper trop fort. Il y avait du monde sur l'embarcadère ; il a peut-être été poussé au moment où il sortait son arme. Deux beaux coups, l'un dans le dos, l'autre en pleine poitrine : la victime s'était sans doute retournée pour se défendre.

- Qu'avez-vous fait du corps ?

- Il est actuellement dans la salle des gardes, en bas.

- Parfait. Vous le ferez transporter à San Zaccaria. Que les moines s'en occupent et dressent une chapelle ardente.

- Oui, Excellence.

- Mais avant toute chose, Mosca... fouillez son bagage et ses vêtements : doublure, jusqu'au corps. Puis retournez fouiller minutieusement chez lui. Minutieusement, m'entendez-vous ? Faites-moi votre rapport personnellement et surtout agissez seul : vous êtes seul à savoir traiter comme il convient ce dossier Scarfati.

- Comptez sur moi ; ce sera fait, Excellence.

Au ton du *sbirro*, le Chancelier a compris que sa dernière petite phrase a fait mouche : Mosca est un de ces hommes qui ont éperdument besoin de se sentir appréciés d'un supérieur qu'ils admirent. C'est le prix de l'obéissance scrupuleuse et de la discrétion. Mais comme le fonctionnaire ne tourne pas aussitôt les talons, le Chancelier ajoute :

¹ Embarcation servant au transport des personnes.

LE VERBE D'AURELIO

- Je vous dirai après le Conseil et avant ce soir ce que nous ferons de ce petit misérable que vous avez habilement arrêté. C'est tout, Mosca.

Mais Mosca semble hésiter.

- Autre chose ? questionne le Chancelier qui veut que l'homme se décide.

- Avez-vous vu les rapports de la nuit, Excellence ?

- Pas encore, pourquoi ?

Mosca semble très ennuyé, mais en même temps très heureux d'annoncer ce qu'il sait :

- Il y a eu, au début de la nuit, un incendie chez la *Signora* Borromeo.

Aurelio sursaute. Cela se traduit par un regard et des sourcils qui se lèvent subitement.

- Pas grave, Excellence, le domestique a vite éteint le brasier. Les dégâts sont limités, le feu a pris dans l'orangerie qui se trouve, paraît-il, dans le fond du jardin. Il y avait là un dépôt de chandelles et une toile de peintre, sur une table.

Le Chancelier lâche un juron. Cette fois, c'est de réelle surprise.

- Il ne reste rien des chandelles ni de la toile, Excellence, la porte a brûlé, les solives ont tenu.

Aurelio pousse un soupir en s'adossant à son siège. Mais qui donc s'acharne ainsi sur lui, sur ses projets, sur son amour et sur sa tranquillité ? Que se passe-t-il autour de lui, autour de Laura ? Quel diable tourne autour d'eux et les tourmente ? Mais Aurelio ne croit pas au diable ; peut-être aux astres, et encore... Quoi qu'il en soit, il faut en savoir plus.

- Mosca, quand vous aurez fini de vous occuper de Scarfati et de la fouille, occupez-vous d'enquêter sur cet incendie. Et quelle autre catastrophe avez-vous encore à m'annoncer ?

- C'est tout pour le moment, Excellence. Je vous en dirai plus ce soir.

- C'est bien, Mosca. Allez, allez, maintenant.

Le Chancelier soupire encore en se demandant si les expressions du chef des *sbirri* sont dues à son zèle ou à un sens de l'humour tout à fait déplacé.

Il n'empêche que c'est étrange, cette odeur de soufre qui rôde autour de lui, soudain. Il est vrai que, dès qu'il s'approche de Scarfati, l'odeur de soufre s'accroît ; et autour de Scarfati, il y a - il y avait ! - la femme qu'il doit épouser dans quinze jours ; il y a Titien, il y a ce tableau qui vient de brûler. Son tableau, dont il a fait cadeau à celle qui sera bientôt son épouse. À supposer que l'incendie ait été criminel, quel intérêt y avait-il à détruire cette toile ?

Mais Nicolò Aurelio remet à ce soir l'analyse de ce problème. Ce soir, où, probablement, il ne se rendra pas à l'invitation de sa chère Laura

LE CHANCELIER DE SAN MARCO

dont il vient, d'un coup de dague commandé à distance, de crever l'abcès le plus ancien, le plus purulent, et qui a nom Scarfati¹. Sa chère Laura à qui il vient sûrement d'infliger une douleur. Mais qui guérira. Vite et bien. Parce que lui, Nicolò Aurelio, sait l'aimer. Et que cette femme si énigmatique lui a enfin avoué hier qu'elle l'aime en retour.

La cloche de l'horloge lui rappelle la fuite du temps. Le Chancelier s'empare d'une feuille de chancellerie et de sa plume. Comme il a eu toute la nuit précédente pour imaginer ce qui se passerait après l'appel de la *Marangona*, il écrit sans hésiter :

Ma Chère Laura, je viens d'apprendre une triste nouvelle qui ne me laisse pas indifférent parce que je sais que vous en aurez du chagrin. Paolo Scarfati vient d'être victime d'une nouvelle agression insensée de cet Angelo Strozzi. Il est mort. Je veux que vous l'appreniez par une bouche amie qui sera présente pour vous soutenir : je vous envoie Titien qui sera porteur de ce message. Sachez qu'en même temps que je vous écris, j'éprouve de la peine, d'abord parce que vous en éprouverez vous-même et que je ne suis pas à vos côtés pour vous en consoler : les devoirs de ma charge m'empêchent de me libérer avant ce soir. Aussi parce que je ne suis peut-être pas l'oreille à laquelle vous voudriez, dans ces instants, confier certaines choses que vous pourriez avoir envie de dire. Titien sera en cela un meilleur confident. Je ne m'imposerai pas à vous ce soir à moins que vous souhaitiez ma présence. Je ne m'imposerai pas davantage les jours suivants, jusqu'à tant que vous m'appeliez. À votre premier signe, j'accourrai. J'attendrai ce signe avec impatience, puisque mon projet de vie est désormais de vous soutenir et de vous protéger, en plus de continuer à vous aimer de toute mon âme. Nicolò. Ce 1^{er} de mai, à 13h30 vm².

Le Chancelier poudre, puis s'empare d'une autre feuille et écrit :

Mon Cher Titien, Paolo Scarfati vient d'être victime d'une agression sur la Piazzetta. L'agresseur, cet Angelo Strozzi, est en prison mais Scarfati est mort. Un grand nombre de gens en seront choqués dès qu'ils l'apprendront, et toi en particulier. J'ai fait transporter le corps à San Zaccaria et le sort de Strozzi sera réglé ce matin même au Conseil des Dix qui s'ouvre dans une demi-heure. Je t'envoie dans cette lettre une autre missive pour Laura. Tu comprendras que tu es le seul à qui je puisse demander le geste d'amitié d'aller la lui porter et de rester avec elle pour passer ce moment difficile. Je ne puis me libérer avant ce soir, et, sans une réponse de sa part, c'est chez toi que je viendrai aux nouvelles. Merci. Aurelio. Ce 1^{er} de mai à 13h30 vm.

¹ Voir « Les Fortins de Venise – Cinquecento 1 ».

² Vm « *Veneto more* » : à Venise, zéro heure correspondait à l'angélus, soit une demi-heure après le coucher du soleil. Le Chancelier écrit sa lettre à 8h30 du matin.

LE VERBE D'AURELIO

Nicolò Aurelio poudre, plie les deux feuilles, appose les adresses, à Sant'Angelo, à San Samuele, glisse l'un dans l'autre les feuillets pliés, allume une chandelle, fait fondre la cire, cachette et imprime son sceau dans la cire encore molle. Il sort de son bureau, se dirige vers le pupitre de son secrétaire.

- Messer Cartelloni, envoyez d'urgence, je vous prie, un messenger vers San Samuele, *casa del Milanese*¹ : qu'il remette ceci en mains propres à Tiziano Vecellio.

- Bien, Excellence.

- Pas de courrier de dernière minute ?

- Rien qui ne puisse attendre l'issue du Conseil, Excellence.

- Bien. Je vous retrouve dans une demi-heure.

*

- *In nomine Christi... et dona nobis lucem tuam ut ducamus rem publicam ad majorem gloriam tuam*².

- *Amen*, répondent les voix à celle, de jour en jour plus sourde, du Doge Loredan.

Le Conseil des Dix est rassemblé dans l'hémicycle aux stalles de bois sombre. En plus des dix membres élus, siège aussi la Seigneurie, composée du Doge et de ses six conseillers. Parmi ces dix-sept, les trois redoutables Inquisiteurs d'État³. Dix-sept presque vieillards en robe noire ou rouge, qui se posent lentement dans leurs alvéoles, avec une raideur austère, comme autant de corneilles qui auraient investi un colombier. Vêtu de sa toge rouge et de son collier d'or portant le sceau, le Grand Chancelier, secrétaire en titre de l'assemblée, occupe en face du prétoire une table où il vient d'étaler ses dossiers et où Ser Cartelloni se met déjà à ses écritures. Le silence à peine installé, Nicolò Aurelio rassemble ses idées et prend une grande inspiration. Son élocution claire

¹ Le premier atelier de Titien est dans la paroisse de San Samuele (historique). On suppose ici qu'il est situé dans ce bâtiment racheté par la République à un comte milanais, et où elle hébergeait des architectes et artistes travaillant pour elle.

² Au nom du Christ... et donne-nous ta lumière afin que nous conduisions les affaires de la République vers le but de ta plus grande gloire.

³ Historique : les institutions de Venise étaient une pyramide de Conseils aux pouvoirs mal définis (Voir « Les Fortins de Venise », 1^e partie, 3). La surveillance de l'ordre public et du principe du partage du pouvoir était un souci majeur qui avait conduit à la création d'une juridiction simple et rapide pour les cas graves : le Collège des trois Inquisiteurs. Ceux-ci avaient droit de vie ou de mort sur quiconque, à condition qu'ils soient unanimes. Cette institution qui, pour avoir fonctionné dans le secret, a nourri pas mal d'imaginaires, était supposée mesurée et sage. (Daru, P.)

LE CHANCELIER DE SAN MARCO

module la cadence de ses phrases mais aujourd'hui, sa voix s'élève en ton mineur :

- *Signori*, avant de vous donner lecture de l'ordre du jour, il m'incombe la douloureuse tâche de vous annoncer la mort d'un Vénitien de renom que beaucoup d'entre nous ont en estime : il s'agit du peintre Paolo Scarfati.

Dans l'assistance, l'émoi est palpable. Des têtes pâles et parcheminées s'agitent ; des exclamations fusent ici et là.

- Les circonstances de sa mort, qui m'ont été rapportées ce matin...

Aurelio, dans cet exercice quasi quotidien du compte-rendu oral, déroule avec souplesse le fil de ses idées ; les mots s'alignent avec aisance et ceux qui l'écoutent sont assurés de tout savoir, sans effort. Le Chancelier termine par un hommage au disparu, « élève du grand Bellini, assistant de Tiziano Vecellio, étoile montante des artistes de Venise, promis, grâce à son talent et au soutien que lui portent plusieurs membres de cette illustissime assemblée, à une place dans notre Cité ».

- Il faut venger cette perte ! s'écrie une voix forte.

- Pardonnez-moi, *Signore*, je n'en ai pas fini, poursuit Aurelio avec une modestie mesurée. Car c'est un homme du peuple qui a été touché. Et, en tant que représentant du peuple, dans les rangs duquel ce misérable spadassin choisissait ses victimes, je demande au Sérénissime Prince et à l'Illustre Conseil qu'ils daignent me faire la faveur de m'exprimer afin de suggérer quelques voies pour châtier le triste personnage qu'est l'assassin de notre compatriote.

Le Doge acquiesce, suivi d'un *capo*¹, mais l'un des Inquisiteurs lance dans l'air une main furieuse :

- Dites, Chancelier, dites. Mais ne me dites pas qu'il était bon que cet homme coure en liberté.

- *Signor Inquisitore*, il ne m'incombe pas de juger une décision prise antérieurement par ce même Illustre Conseil, sans unanimité, certes, mais selon ses règles. Qu'il me soit permis seulement d'en rappeler les raisons : c'est que les finances de la République, *Signore*, sur qui pèsent, comme vous le savez, les réparations de la guerre et d'importants chantiers dans la ville, sont en découvert actuellement à la Banque Strozzi, de plus de cent mille ducats. D'autre part, chacune des exactions dont se rendait coupable ce jeune homme fut aussitôt réparée ; auprès de la victime, par une transaction en nature, et auprès de l'État par le versement d'amendes en proportion du dommage subi. Non que nous vendions ainsi le sang des Vénitiens, mais par ces arrangements, nous

¹ Chef du Conseil des Dix.

LE VERBE D'AURELIO

conservions la possibilité de recourir au crédit de la banque en attendant des jours meilleurs.

L'Inquisiteur secoue la tête comme un cheval nerveux, mais Aurelio poursuit, imperturbable :

- Il a commis l'irréparable et nos regrets sont cuisants, mais reste à savoir maintenant comment traiter le criminel. Jusqu'à ce jour, nous avons été indulgents ; nous pouvons tout à coup faire éclater notre colère de voir passer les bornes en brandissant notre bon droit et pendre le criminel, avec ou sans jugement. Les Strozzi en seraient étonnés, fâchés ; l'État de Florence, dont il est citoyen, pourrait surtout nous reprocher de ne pas lui avoir livré le coupable et de ne pas respecter le droit des gens. Nous aurions lavé l'injure, mais nous échangerions une mort inutile contre une autre mort inutile. Nous pouvons aussi agir en fonction des événements et de notre situation, comme nous le fîmes jusqu'à présent et comme le passé et la coutume nous en fournit maints exemples : transiger et obtenir de la famille une rançon considérable contre une éviction définitive du territoire de Venise.

Sans prendre garde aux rumeurs qui s'élèvent, Aurelio continue :

- Je propose à l'honorable Conseil de réclamer une rançon de dix mille ducats. Et cela répondrait pour moitié au problème de trésorerie dont il fut question la semaine dernière : il nous fallait trouver d'urgence vingt mille ducats et la question fut résolue alors par l'instauration d'une taxe exceptionnelle d'une durée d'un an, de deux pour cent, sur les revenus du commerce, y compris sur les coffres des *galeotti*¹. Vous avez su le désordre et les clameurs que cette mesure impopulaire a levés à l'arsenal et au Rialto, puisque les *galeotti* considèrent l'exemption de taxes comme un privilège mérité par la dureté de leur métier. Or, la contribution des *galeotti* devait nous rapporter cinq mille ducats. Un apport imprévu de dix mille ducats sous forme de rançon nous permettrait de réduire à un pour cent la taxe sur le grand commerce et d'en exempter les *galeotti*, ce qui permet de faire taire ces clameurs qui troublent l'État et la bonne marche des affaires. De cette manière, vous conservez aux *galeotti* leurs privilèges dont on dit que c'est la troisième force de propulsion des galères après leurs bras et la voile ; le grand commerce verrait diminuer d'un tiers sa contribution à l'effort collectif ; enfin, nous serions débarrassés de notre trublion tout en paraissant faire une faveur à la famille Strozzi. *Signori*, je vous écoute.

¹ Les galériens libres avaient le droit de faire un peu de commerce pour leur compte, et étaient exemptés de taxes.

LE CHANCELIER DE SAN MARCO

Cette brillante démonstration est suivie de commentaires en sens divers.

- *Per Dio, Cancelliere*, que n'êtes-vous *provveditore al sal*¹!

- Si j'étais le vieux Strozzi, je laisserais pendre ce voyou sans donner un *soldo* !

- Ou alors, il nous en donnera quinze mille pour être sûr qu'on le pende à sa place !

Le Chancelier a lancé le char de son éloquence et l'édifice de ses arguments. Maintenant, il attend et écoute. Ce matin, depuis l'instant précis où il a refermé sur lui la haute porte de son bureau, il est un homme de marbre, d'autant plus froid qu'il sait parfaitement qu'ici, en ce moment, se joue sa vie.

Il n'a aucune voix délibérative au Conseil des Dix. Mais comme c'est lui qui recueille et transmet toutes les lettres adressées par quiconque à ce Conseil, il lui est souvent demandé d'éclairer cette assemblée sur les antécédents d'une affaire, ce qui revient à ouvrir des chemins à la réflexion. Il doit rester rare qu'il demande la parole au nom du peuple. Il était essentiel de le faire selon un bon motif et des arguments de poids. Essentiel aussi de convaincre du premier coup, car, sitôt prononcées ses paroles traditionnelles « *Signori*, je vous écoute », il sait qu'il n'interviendra plus. Et s'il n'a pas convaincu, et si le Conseil des Dix préfère pendre Angelo Strozzi, celui-ci se mettra à parler. Et révélera leur accord secret d'assassiner Scarfati contre la vie sauve. Et l'enquête qui sera menée révélera les mobiles du Chancelier : faire disparaître un traître à la République, certes, mais on lui reprochera d'avoir agi seul. Et on saura pourquoi il a agi seul : la femme qu'il va épouser est la complice du traître et il la protège. Voilà pourquoi le Chancelier a lancé de toutes ses forces le char de son éloquence et l'édifice de ses arguments, et voilà pourquoi, à présent, il se coule dans le marbre et suit la discussion, tout en s'en remettant à la grâce de Dieu.

Mais le débat qui a suivi a été facilité, comme d'habitude, par un ingrédient qu'Aurelio ne manque jamais de saupoudrer en dernier lorsqu'il s'agit de présenter une information en imprimant une pente à la discussion. Grand connaisseur de la nature humaine, il sait quelle est la pente naturelle de ces familles de grands commerçants qui détiennent le pouvoir.

¹ Commissaire au sel, sorte de ministre des finances.

LE VERBE D'AURELIO

Et le débat débouche sur la décision de réclamer aux Strozzi une rançon de quinze mille ducats et, dès le paiement effectué, de reconduire discrètement Angelo Strozzi à la frontière la plus proche.

Dès le lendemain, les crieurs publics annonceraient l'abolition de la taxe qui touchait les *galeotti*. Le peuple ne verrait pas le gibet de l'assassin d'un Vénitien mais il aurait son spectacle : les funérailles de Paolo Scarfati seront dignes, avec présence du conseiller du Doge représentant du *sestiere* du Castello mandaté par le Conseil des Dix, avec le Grand Chancelier comme représentant du peuple et protecteur des arts, avec la bénédiction du Nonce qui se ferait un plaisir d'accourir à la sollicitation de la République, et de donner une absolution spéciale assortie d'indulgences au peintre qui a tant menti sur son portrait de la nonciature en grandissant d'un pied Son Éminence. Tant de monde ne pourrait être rassemblé que dans la basilique San Marco. Et le Grand Chancelier, comme d'habitude, exécuterait l'ensemble de ces ordres et orchestrerait cette cérémonie.

Et la taxe supplémentaire sur le grand commerce serait, elle aussi, abolie.

Quand, plusieurs heures plus tard, le Chancelier, pensif, regagne son bureau, il ne peut s'empêcher de songer qu'il est seul à savoir que l'ennemi le plus dangereux de la République aura droit à des funérailles splendides avec hommage officiel de la Sérénissime ; et que celui qui, secrètement, l'avait fait expédier, serait le même qui, ouvertement, organiserait le spectacle et s'y joindrait en grande tenue. Étrange ironie des enchaînements du destin.

*

Vers le milieu de l'après-midi, Mosca vient frapper à la grande porte du bureau de la chancellerie.

- Alors, Mosca ? Mais venez donc vous asseoir.

Il est dans les habitudes du Chancelier de donner des ordres brefs qui ne nécessitent pas de longue station dans son bureau. Or, si le haut fonctionnaire prie le chef de la police de s'asseoir, c'est que l'affaire qu'il s'apprête à traiter s'annonce plus compliquée que d'habitude. Mais Mosca, pour le moment, s'en tient strictement à son rapport :

- Ce matin, j'ai fouillé minutieusement le corps, Excellence. Rien dans les doublures, rien sous les vêtements. À la ceinture, une bourse contenant trois ducats et vingt *soldi* ; dans l'étui, rien que des dessins sur ces fameuses feuilles *Fabriano*.

LE CHANCELIER DE SAN MARCO

- *Fabriani*, Mosca, corrige le Chancelier qui ne manque pas une occasion de rappeler à ses collaborateurs son exigence de précision qui met parfois sur la piste d'un détail révélateur. Et chez lui ?

- J'ai tout inspecté, y compris le matelas de paille que j'ai même crevé. Rien. La cache du mur contenait quelques victuailles et une bourse avec douze ducats. Un étui de peintre avec encore des papiers *Fabriani* couverts de dessins.

Le Chancelier hoche la tête ; il ne fallait pas s'attendre à des révélations : toujours sur ses gardes, ce Scarfati.

Mosca regarde son supérieur hocher la tête : curieux, cette façon qu'a le Chancelier de s'acharner sur ce Scarfati pour paraître confirmé dans son opinion chaque fois qu'il revient bredouille de ses investigations. À croire qu'on ne l'envoie fouiller que pour vérifier qu'il n'y a toujours rien à trouver.

- Parfait, Mosca. C'est tout ?

- Il y avait une forte odeur de résine, comme dans l'atelier des peintres.

Aurelio hausse une épaule.

- Cette térébenthine qu'ils utilisent dégage une odeur forte qui imprègne le linge. Et à la *ca' Borromeo* ?

Bien que Mosca ait la conviction que cette substance odorante ait séjourné récemment dans la pièce, le manque d'intérêt que manifeste son supérieur lui fait abandonner cet indice. Aussi répond-il à l'autre sollicitation.

- J'ai interrogé le Maître d'hôtel et les servantes qui avaient déjà fait leur rapport ce matin aux *vigili della notte*¹. Il y a trois mois, faisant des travaux dans sa maison, la *Signora Borromeo* a fait transférer la réserve de chandelles dans l'orangerie, en même temps que les bûches pour le feu. Comme elle a l'habitude de lire le soir avant de s'endormir, il lui arrive de manquer de chandelles et de sonner pour demander qu'on les lui remplace. C'est ce qui s'est passé, hier soir. La servante, une certaine Maria, une femme un peu simple, est entrée dans l'orangerie peu avant l'incendie, avec une lanterne. Elle dit avoir vu une table sur laquelle se trouvait une forme allongée, peut-être un homme. Elle avoue avoir été effrayée et avoir approché la lanterne pour voir de quoi il s'agissait. Quand elle a vu que c'était un grand rouleau de tissu, elle s'est détournée, a pris ses chandelles et est repartie en fermant la porte. C'est peu après que le feu s'est déclaré. Je n'ai pas pu en tirer plus. À mon avis, elle s'est si bien penchée sur l'objet posé sur la table que, dans sa frayeur, elle a

¹ Vigiles assurant le service de la nuit.

LE VERBE D'AURELIO

laissé tomber une flammèche. C'est un accident, Excellence. Un accident regrettable : une flammèche tombée sur la résine fraîche aura démarré l'incendie et la réserve de chandelles aura fait le reste.

- Que reste-t-il de la toile ?

- Hélas, Excellence, des cendres. Sur une longueur d'un peu plus de trois pieds. Pas de traces d'effraction ni de vol. Tout le domestique s'est levé au signal de la *Signora* qui avait vu une lueur à travers ses rideaux. Pas de blessé, assez peu de dégâts matériels.

- Bien, Mosca. Il ne nous reste plus qu'à accuser la fatalité, n'est-ce pas ?

- Je le crains, Excellence.

Mosca s'attend à être congédié, mais au lieu de le faire selon son habitude par des paroles aimables et placides, le Chancelier se frotte le front d'un air soucieux, soupire. Mosca n'interrompt pas la méditation de son supérieur.

En effet, Aurelio est en train de se dire qu'il a toujours accepté avec constance et sans états d'âme excessifs les victoires justement acquises comme les chagrins dûment mérités. Mais il ne peut s'empêcher de penser que s'il arrive aux hommes de donner à leurs semblables des coups nécessaires et réfléchis, le sort leur en donne d'inutiles, aveugles et autrement plus idiots.

Finalement, le Chancelier, prenant son inspiration, en vient au fait pour lequel il avait invité Mosca à s'asseoir :

- Mosca, demain matin, dès l'appel de la *Marangona*, les crieurs publics du Rialto et de la *Piazzetta* proclameront la mort accidentelle de Scarfati ainsi que le lieu et les heures de l'exposition du corps et du service religieux. Mais il va de soi que l'assassinat du peintre par ce petit fauteur de trouble a déjà fait le tour de la ville et suscite la colère. Aussi, dès que cette annonce officielle sera faite, je voudrais que quelques hommes de main à vous, dûment encadrés par vos *sbirri*, s'aillent rassembler devant les portes de la Banque Strozzi, réclamant la tête d'Angelo. À grands cris, n'est-ce pas ? Laissez-les casser un ou deux carreaux, mais pas de débordement : il ne s'agit que de faire peur à ceux qui occupent les grands bureaux de l'étage. Vous m'avez compris ? Vous interviendrez avec une promptitude bien dosée, et disperserez ce rassemblement.

Mosca a un sourire entendu : en tant qu'homme du peuple, il aime l'idée d'aller casser impunément un peu de la richesse Strozzi, laquelle s'établit sur le manque de richesse des Vénitiens.

- Comptez sur moi, Excellence.

- Alessandro Strozzi, le Directeur de la Banque, sera convoqué dans mon bureau en fin de matinée. Vous aurez soin de poster sur son

LE CHANCELIER DE SAN MARCO

chemin, au milieu de la *Piazzetta*, un énergumène qui le reconnaîtra, ameutera quelques marchands, quelques hommes du peuple, qui seraient bien capables de le mettre à mal, s'il n'y avait à nouveau votre intervention providentielle.

- Je vois très bien, Excellence. Vous voulez ramollir le vieux, dit le *sbirro* en faisant des deux mains le geste de malaxer un fruit trop dur.

- Comme vous dites joliment les choses, Mosca. C'est exactement cela. Vous avez tout compris. Dès qu'il sera assis à votre place, je me chargerai de le cuire. Je vous libère, maintenant, Mosca. C'est un plaisir de travailler avec vous.

*

Dans la soirée, le Chancelier se rend, comme prévu, à l'atelier de Titien, qui doit en ce moment attendre sa visite. La porte d'entrée est large ouverte : Aurelio est attendu. Il trouve le peintre attablé dans le petit salon, penché sur des chiffres. À l'apparition du Chancelier, Titien déplie sa haute taille, fait un pas vers son visiteur, ferme la porte sur lui. Les deux hommes, sans un mot, se serrent les bras un instant, le visage grave.

- Comment a-t-elle pris la chose ? interroge Aurelio d'une voix brève.

- Ah ! Excellence... je la crois plus affectée qu'elle ne le montre.

- Que t'a-t-elle dit ?

Titien soupire, il se dégage, se triture la barbe.

- Elle a le sentiment que le sort s'acharne sur elle. Elle a vu mourir tant de gens qu'elle a aimés...

- Oui, bien sûr.

- Son père, son mari, sa mère, Giorgione...

Aurelio s'assied lourdement. Titien, tout en parlant, a repris sa place devant ses feuilles de comptes, sans plus les voir.

- Elle m'a dit aussi une chose... que je veux vous répéter. Elle a le sentiment de porter malheur à tous ceux qu'elle approche. Elle en vient à craindre pour vous, pour moi. Pour vous, surtout.

Aurelio hoche la tête comme un animal fourbu. Tous deux sont rentrés en eux-mêmes et suivent les mêmes pensées, mais pas au même rythme : Titien laisse durer les émotions, tandis que le Chancelier est encore soumis au tempo de l'urgence et sa tension interne s'exprime en phrases brèves qui fusent avec une précision de tir d'arbalète.

- Tu es resté un peu avec elle ?

- Je suis rentré il y a une heure.

- Merci, Titien. Merci à toi.

LE VERBE D'AURELIO

Un silence s'installe, au bout duquel Titien semble penser à haute voix :

- Comme c'est bête, n'est-ce pas ? Un honnête homme, ce Paolo.

- On ne choisit pas, répond Aurelio, l'air accablé.

Mais il repart aussitôt dans l'interrogatoire :

- Elle ne t'a pas confié de message ?

Titien semble hésiter.

- Non.

- Elle ne t'a fait part d'aucune intention ?

- Non, Excellence. Je suis désolé. Elle a lu votre lettre devant moi. Je veux dire... qu'elle a bien reçu votre message. Elle ne pourra manquer d'y répondre.

- Bon.

Un nouveau silence s'installe. Aurelio semble se résigner, se détendre à peine. Titien murmure :

- Il faut dire que rien ne lui est épargné.

- Tu veux dire... ?

- Savez-vous que ce matin même, votre tableau est parti en fumée dans l'incendie de l'orangerie ?

- Je sais.

- Ce tableau auquel elle tenait tant et auquel Paolo... Bon. Vous allez me dire que ça n'a rien à voir avec sa mort.

- C'est ce qu'on m'a dit. Un accident idiot. Pense à en refaire un autre.

- Laura... La *Signora* Borromeo me l'a déjà demandé, répond Titien.

- Ah ! C'est bien.

- Je pourrai le refaire à l'identique. D'habitude, on se débarrasse des cartons, une fois l'œuvre livrée. Mais tout est encore là, évidemment, puisque les événements se sont précipités... Quel gâchis quand même !

- Une toile... Bien sûr, mais il y a plus grave, dit Aurelio d'un ton conciliant.

- Non, je parle de la mort de Paolo : juste au moment où il commençait à se tailler une réputation de portraitiste à Venise. Giorgione ne pouvait pas le sentir. Moi, j'ai toujours vu qu'il avait du talent, comme le disait aussi Bellini. Tenez, cette fresque pour la *casa* Marcello : il m'en avait parlé. C'aurait été superbe : la mer en fonds clairs à mesure qu'on s'approche de la fenêtre du canal, le canal se prolongeant dans la maison, la maison devenant canal. Je lui avais dit que si la salle du Conseil...

- La salle du Grand Conseil attend toujours ta bataille de Spolète, Titien, coupe Aurelio calmement.

LE CHANCELIER DE SAN MARCO

- *Sì. Ovviamente*¹. Et quand allez-vous pendre ce voyou ?

- On ne le pend pas ; on le chasse.

- Quoi ? Un assassin ?

La colère se lit dans les yeux noirs du peintre. Aurelio fait un grand geste fataliste.

- D'abord, il est Florentin. Ensuite, on doit trop d'argent aux Strozzi, Titien. On réclamera rançon.

Titien jure avec conviction. S'il était dans un endroit public, il cracherait par terre, d'indignation.

- On ne peut pas laisser faire ça ! lance le peintre en élevant la voix.

- Il n'y a rien d'autre à faire, mon ami ! lui répond Aurelio sur le même ton. Strozzi pendu au bout d'une corde ne fera pas revivre Scarfati et ce ne sera pas la première fois que nous achèterons notre paix après avoir saigné des Vénitiens. En l'occurrence, c'est Strozzi qui nous achète le droit de rester notre créancier.

- *Ovviamente*, répète Titien, la vérité, c'est qu'avec cette guerre, on a la tête à l'envers et on prend de mauvaises habitudes.

- Sans doute. Mais il ne sera pas dit qu'on a enterré la victime comme un chien : on lui rendra hommage à San Marco avec des représentants de la cité.

- Ah, quand même ! Quand ça ?

- J'ai donné des ordres pour vendredi après-midi, à vingt heures². En attendant, il sera exposé deux jours à San Zaccaria, où les moines ont organisé une chapelle ardente. Tu le lui feras savoir... Je compte sur toi pour l'entourer.

Titien regarde Aurelio avec étonnement.

- Mais... Pourquoi n'allez-vous pas la voir ?

Le Chancelier marque un temps de réflexion :

- Tiziano, je suis très mal placé pour recueillir les larmes qu'elle verse sur l'homme duquel elle s'est détournée pour moi. Et puis, elle aussi a sa pudeur : peut-être a-t-elle envie de dire des choses qu'elle ne dira pas à son futur époux. Par contre, elle les dira à un ami tel que toi.

- Je vous comprends. Vous avez raison. Me permettez-vous de lui répéter cela ?

- Bien sûr. C'est ce que je lui disais dans ma lettre. Je disais aussi que j'attends avec impatience un signe d'elle pour accourir. Dès qu'elle le souhaitera.

¹ Évidemment.

² 20 heures vénitiennes = 15 heures selon notre mesure du temps.

LE VERBE D'AURELIO

Titien acquiesce en silence. Après un court instant, Nicolò Aurelio se lève d'un geste décidé. Il n'a pas évacué toute sa tension.

- Titien, moi aussi, j'ai eu une journée éprouvante : je te laisse.

Aurelio donne une chaude accolade au jeune homme qui l'a rejoint.

- Merci, *amico mio*, merci.

D'un pas rapide, le Chancelier disparaît dans la pénombre de l'entrée.

En traversant les *calli* et les ponts qui le séparent de sa maison située au *campo* Santa Maria Formosa, il se nettoie l'esprit à l'air frais du soir. La marche énergique lui fait du bien, met en mouvement son corps après l'engourdissement de la journée et repose le cerveau après ces excès de tension. Il se force à cette marche. Mais ses pensées sont déjà arrivées au but auquel tendent ses jambes qui s'activent : chez lui, dans son bureau, où son valet Mario rassemble le courrier de la journée et où l'attend, sans nul doute, un message de Laura.

Quand Nicolò Aurelio pousse la porte de sa demeure, la lumière du soir a déjà viré à l'orange. Mario accourt toujours au son de la clochette dès que son maître en fait retentir le timbre clair dans l'entrée. Le valet est à peine apparu derrière la haute porte sculptée qu'il a déjà compris, à la mine de son maître, qu'il aurait des soins à prodiguer. À moins que le maître ne s'absente jusqu'au petit matin. Mais le Chancelier lui lance, avant même de lui tendre ses gants et son bonnet :

- Des messages, Mario ?

- Non, rien, Excellence.

Quand il lui a ôté son manteau, Mario a vu ses épaules s'affaisser dans un soupir.

- Je vous fais monter un bain, Excellence.

Ce n'était même pas une question.

Sous les doigts habiles de Mario qui fait rouler sous ses phalanges les muscles de la nuque, Nicolò Aurelio se détend. Il entre lentement dans le rythme du soir qui s'est refermé autour de lui. La vapeur d'eau dessine ses sinuosités sous la clarté des chandelles, l'entoure d'un voile floconneux dans lequel son esprit se dilue. La chaleur de l'eau lui traverse la peau, s'infiltre dans sa chair, monte jusqu'à son cerveau, imbibe ses pensées et il se laisse couler dans cette béatitude en essayant de défaire, dès leur apparition, les moindres pensées qui viendraient prendre forme sous son crâne. Les effluves poivrés de la cardamome et de l'eucalyptus sollicitent ses sens et les tensions de ses muscles se résorbent sous les paumes bienfaisantes. Quand la voix de Mario bourdonne dans un murmure : « *Prego, Eccellenza* », Aurelio était sur le point de s'endormir.

LE CHANCELIER DE SAN MARCO

- Désirez-vous vous reposer encore, ou préférez-vous sortir du bain ?
 - Fais préparer le repas et viens me sécher dix minutes avant de servir,
- murmure Aurelio qui n'a pas ouvert les yeux.

Quand Mario quitte la pièce pour se rendre aux cuisines, il se sent satisfait : les soins qu'il a prodigués ont détendu son maître, qui se repose encore un peu et restera chez lui ce soir, dans la chaude intimité de la demeure paternelle. Le valet a bien du mal à imaginer comment s'organiser la vie, dans quinze jours, lorsque toute la maisonnée sera transportée à Sant'Angelo dans le palais de la *Signora* Borromeo. Cette *Signora* Borromeo est déjà venue ici, plusieurs fois : une belle femme, en vérité, mais une femme ; qui va se mettre à lui donner des ordres... Ah, rien n'est parfait, et cette humeur morose qu'avait son Chancelier ce soir n'augure rien de bon.

Nicolò Aurelio s'est fait revêtir d'une robe de soie avant de s'attabler devant son repas du soir, léger, pour ne pas troubler le sommeil de la nuit par une digestion laborieuse. Il a posé au milieu des plats le volume des pensées de Marc Aurèle, mais il ne l'a pas ouvert, parce que, pour le moment, ses pensées personnelles lui suffisent.

Laura : pourquoi n'a-t-elle pas répondu aussitôt à son message ? Mais parce que Titien était avec elle, évidemment.

Ne pas la voir ce soir ? C'est beaucoup mieux ainsi ! Il faut laisser passer les premiers moments d'émoi, non seulement ceux où surgissent tous les regrets difficiles à partager, mais aussi ceux où l'esprit se révolte et où la logique s'affole. Car quelle réponse faire, si, sous l'impulsion du chagrin, elle venait à lui poser la question cruciale : « Nicolò, pouvez-vous me jurer que vous n'êtes pour rien dans l'assassinat de Paolo ? ». Quelle réponse faire, sinon un parjure ?

Aurelio jette les yeux sur la couverture de cuir des « Pensées de Marc Aurèle ». Pas besoin des leçons d'un philosophe pour savoir que l'enchaînement des événements conduit parfois dans des spirales dont les évolutions échappent à la volonté. Et si, jusqu'à présent, chaque pas qu'il a fait était le résultat de sa décision personnelle, réfléchie, le parjure est le pas qu'il ne voudrait pas faire. Mais nos œuvres s'enchaînent. À deux doigts du but qui lui promet son triomphe définitif, Aurelio, s'il le faut, se parjurera, comme le fait tout homme d'État, tout stratège, et jusqu'au Pape.

Mais Aurelio rejette ces pensées vaines. Parce qu'il a confiance en Laura : cette femme intrépide, qui lui a avoué hier son amour et lui a promis de l'épouser, ira jusqu'au bout du chemin. Et lui aussi est un

LE VERBE D'AURELIO

homme intrépide qui n'hésitera pas à aller jusqu'au bout du sien, en se parjurant, s'il le faut. Mais elle ne l'entraînera pas jusque-là parce que, si elle raisonne comme à son habitude, elle devra bien conclure qu'il n'a aucune raison, qu'elle connaisse, de craindre le voisinage de Scarfati.

Et pour lui permettre de raisonner comme à son habitude, il faut donner à Laura le temps de laisser tomber l'émotion et n'apparaître devant elle qu'après qu'elle se soit persuadée elle-même qu'il n'avait aucune raison de faire assassiner Scarfati.

Laisser tomber l'émotion : c'est d'ailleurs pour ça qu'elle ne lui a pas répondu ce soir. Comme c'est mieux ainsi ! Comme elle a raison ! Une relation qui veut se donner un avenir doit rester prudente. Et Aurelio vide son verre de vin en imaginant Laura prenant la plume - en ce moment, peut-être - pour lui demander de venir. Elle a les lèvres roses, ses joues un peu pâles se colorent à nouveau de rose depuis qu'elle aligne pour lui les mots sur la feuille. Et comme, en ce moment, elle aussi est en déshabillé, on voit pointer sous la dentelle le bout du sein. Rose.

C'est charmé par cette vision qu'Aurelio va s'asseoir confortablement dans un coin du divan qui fait face au feu ; il a emporté son Marc Aurèle et le laisse s'ouvrir à n'importe quelle page, se donnant cette nourriture de l'âme en attendant le lendemain, où il recevra, sans nul doute, le message de Laura.

TABLE DES MATIÈRES

		pages
Prologue	Bruxelles, décembre 2007	9
Chapitre 1	Venise, 1 ^{er} mai 1514 - Le verbe d'Aurelio	11
Chapitre 2	Venise, 2 mai 1514 - Secouer un homme	31
Chapitre 3	Venise, 3 mai 1514 - Le son d'Aurelio	45
Chapitre 4	Venise, 4 mai 1514 - Dies irae	61
Chapitre 5	Venise, 5 mai 1514 - Le Jugement de Dieu	77
Chapitre 6	Venise, 15-16 mai 1514 - Les arabesques d'Aurelio	93
Chapitre 7	Venise, juillet 1514 - Le sommeil d'Aphrodite	111
Chapitre 8	Venise, janvier-mars 1515 - La vie des fauves	133
Chapitre 9	Padoue, mai 1515 - L'écharpe rouge d' <i>Annibale</i>	151
Chapitre 10	Trévise, mai 1515 - Les retrouvailles de Trévise	171
Chapitre 11	Venise-Trévise, mai 1515 - La lettre d'Aurelio	193
Chapitre 12	Venise, automne 1515 - L'automne de Marignan	211
Chapitre 13	Venise, printemps-été 1516 - L'aveu d'Erbabuona	229
Chapitre 14	Venise, fin 1516-fin février 1517 - <i>Gloria</i>	249
Chapitre 15	Venise, fin février 1517 (suite) - La paix de Gritti	269
Chapitre 16	Venise-Casale, 1517-1521 - Le bonheur à Casale	283
Chapitre 17	Venise, 1521-1522 - Paysages changeants et incertains	301
Chapitre 18	Venise, 20 avril-21 mai 1523 - Le masque de Gritti	321
Chapitre 19	Venise, novembre-décembre 1523 - Quand les cercles se referment	337
Chapitre 20	Venise, juin 1524 - La tache	355
Chapitre 21	Venise, juin-juillet 1524 (suite) - La blessure du lion	373
Épilogue	Bruxelles, septembre 2008	393
	Bibliographie	397
	Illustrations - Crédits photographiques	401